





Arthur Reynaud

LA GRANDE FUGUE

*Roman*



Toute ma gratitude va à Louis Aragon, Guillaume Apollinaire, Michel Audiard, Honoré de Balzac, Barbara, Charles Baudelaire, Georges Brassens, Jean-Michel Charlier, Pierre Corneille, Denis Diderot, Gustave Flaubert, Jean Giono, Michel Greg, Françoise Hardy, Jean de La Fontaine, Gaston Leroux, Marcel Pagnol, Arthur Rimbaud, Jean-Jacques Rousseau, George Sand, Renaud Séchan, François Villon... pour leur collaboration involontaire.

Couverture : le port de Roscoff (photo de l'auteur)



*Ce n'est pas de l'art que de faire une fugue [...].  
Mais l'imagination réclame aussi ses droits ; et  
aujourd'hui, il faut qu'un autre esprit, véritablement  
poétique, entre dans la forme antique.*

*Ludwig van Beethoven, Lettre à son ami le  
violoniste Holz*

*L'histoire est entièrement vraie puisque je l'ai  
imaginée d'un bout à l'autre.*

*Boris Vian, Préface à *L'écume des jours*, 1946*

*J'ai autant inventé ce livre-là que les autres.  
L'invention y est cependant fondée plus qu'ailleurs sur  
le réel.*

*Jean Giono, Préface à *Jean le Bleu*, 1956*



La date ? Le 3 avril 1974.

C'est tout à fait par hasard qu'il y a repensé. Même pas une évocation de la présidence de Georges Pompidou. Encore moins de sa mort, survenue le 2. Non, un livre qu'on lui a prêté, et tout est remonté à la surface. Mitterrand, entré en lice en avril 74, échouant sur le fil face à Giscard, et prenant sa revanche sept ans plus tard. Le livre était consacré à Mitterrand.

Il ne se souviendrait pas de cette mort si elle n'était liée à cette date. Et inversement. Quand est mort ce même Mitterrand ? Chirac ? Et même De Gaulle ? Aucune idée. Peut-être pour chacun d'eux retrouverait-il l'année. Mais le jour ?



§ §  
§

Le matin du 3 avril — ou bien est-ce la veille, très tard ? — il ouvre le plus discrètement possible la porte pour sortir de l'appartement. Plus tard il se demandera s'il n'est pas passé par la fenêtre de sa chambre, située au premier étage, en se laissant pendre par les mains pour raccourcir la distance le séparant des toits des garages. Là, il s'agit sans doute de reconstruction mentale, mais ç'aurait été tellement plus romanesque... Le réalisme veut qu'il soit parti par la porte, tout simplement. La chambre de ses parents n'est pas une chambre à proprement parler. C'est au départ *le salon*, séparé de *la salle à manger* par un simple rideau. Il est écrit *salon* sur le plan. Ça fait davantage résidence : on n'envisagerait jamais un salon dans une HLM ! Mais la construction a tout d'une habitation à loyer modéré : volume des pièces facile à chauffer, cloisons et plafonds permettant d'accéder à l'intimité des voisins, esthétique non

prioritaire... Ah, mais ! il y a des boiseries en acajou !  
Et d'ailleurs, ils sont propriétaires !

Mais son père et sa mère dorment pratiquement dans la même pièce. Il faut que la clef et la poignée de la porte tournent sans bruit. En ferait-il et les réveillerait-il que sa situation resterait sauvable. N'a-il pas l'habitude de rentrer très tard le soir sans que ses parents y trouvent à redire. Il faut lui faire confiance, n'est-ce pas ? C'est de son âge. Et puis, c'est un garçon. Sa sœur aînée n'a pas été traitée à la même enseigne en son temps.

Le vol, perpétré dans l'après-midi précédent, des billets que sa mère cache entre deux couvertures dans l'armoire de la « chambre », constitue un point de non-retour difficile à effacer.

Il a refermé la porte. Il est sur le palier. Le plus difficile est fait. Il n'a plus qu'à descendre au garage. Sa moto l'attend, lui et son sac qu'il fixe sur le porte-bagages à l'aide de tendeurs. Le froid est vif, la nuit complète. Il pousse l'engin sur une centaine de mètres avant de lancer le moteur. Précaution sans doute inutile. Première étape : OK.

§ §  
§

*Juin 1970*

— *Clémence Allard* : *tu la connais pas ?*

— *Non. Qui c'est ?*

*Les deux camarades attendaient avec les autres candidats devant l'entrée de la salle où allait avoir lieu une des dernières épreuves du Brevet. Ils étaient là chez eux, dans l'ancien lycée de garçons converti en collège, appuyés à la rampe de la galerie-coursive. Ils dominaient la cour.*

*L'examen était mixte, pour la première fois des filles étaient introduites dans ce cadre masculin. Ils les regardaient comme des êtres échappés d'un autre monde, inquiétantes et attirantes.*

— *C'est celle qui est au centre du groupe, là-bas. La blonde, avec des pantalons en velours noir et une chemise à fleurs.*

— *Oui, je la vois. Et alors ?*

— Pour fêter son Brevet, elle organise une boum chez elle.

— Il faudrait d'abord qu'elle l'ait !...

— Pour ça, pas de problème !

— Et pour le reste ?

— Pas davantage : tout baigne pour elle !

*Il n'était pas invité à la boum. Il n'entendrait plus parler de Clémence jusqu'à la rentrée des classes.*

\*\*\*

*Septembre 1970*

*Le hasard des affectations les avait placés dans la même division. Une aura de mystère l'entourait et avait précédé son apparition : on croyait savoir qu'elle n'avait pas de père, qu'elle était violoniste et bonne élève, qu'elle avait un an d'avance à l'école, qu'elle faisait preuve d'une certaine précocité dans d'autres domaines, et qu'elle fumait.*

*Ils se retrouvèrent assis à des doubles tables différentes, mais qui se jouxtaient de fait. Elle n'avait jamais entendu parler de lui, ne l'avait pas remarqué, s'était installée là sans y penser, simplement pour être à côté d'une copine. Lui, poussé par la curiosité, avait un peu forcé le destin.*

§ §  
§

Les avenues de la petite ville sont désertes à cette heure. Le pinceau du phare peine à animer l'espace devant lui. Il roule sans précipitation, pour ne pas faire de bruit, pour ne pas avoir froid, pour lui laisser le temps d'être en retard. Il se hâte lentement. Et si elle n'était pas au rendez-vous ? Il afficherait un dépit profond. Mais il le montrerait à qui ? À elle. Mais pour le lui montrer, il faudrait qu'elle soit là. Et donc, il n'aurait rien à montrer. Au fond de lui, il n'est pas loin de souhaiter qu'elle ait eu un empêchement. Après tout, c'était son idée à elle. Il a accompli sa partie. Il est partagé entre des envies contradictoires. On franchit le Rubicon, mais on regrette de ne pas avoir jeté des petits cailloux blancs derrière soi. Au cas où.



§ §  
§

*Les deux premières années du lycée avaient passé. Ils ne fréquentaient pas au départ les mêmes personnes. Suivant les hasards de leur histoire respective, ils avaient évolué au sein de plusieurs cercles de relations qui ne se recoupaient guère (ceux des sports, de la musique, des quartiers, des antécédents scolaires, ou encore celui, invisible quoique déterminant, du milieu auquel appartenaient leurs parents). Au fil des ans, les contours de ces groupements très cloisonnés avaient peu évolué, et le réseau nouvellement apparu du lycée se révélait sans doute comme le moins saillant et le moins hégémonique. En somme, ils ne s'étaient côtoyés qu'à l'intérieur de la salle de classe.*

*La relation entre Clément et Clémence était restée inscrite dans le cadre institutionnel du lycée. Ils étaient moins des personnes que des élèves. Des élèves qui relevaient de groupes, celui des germanistes et*

*celui des italianistes, celui des externes et celui des demi-pensionnaires, celui des lecteurs et celui des sportifs...*

*Ce n'est qu'arrivés à l'université, là où le premier réflexe est de se serrer les coudes entre « expatriés », qu'ils pourraient se rapprocher tandis que les anciens clivages perdraient de leur prégnance.*

*Une occasion se présenta néanmoins où ils se fréquentèrent autrement qu'en tant qu'élèves. Du reste, ce n'était déjà plus le lycée. Mais n'anticipons pas...*

§ §  
§

Il débouche sur une placette, coupe le moteur, prêt à attendre. Mais une ombre se détache d'un des piliers de l'immeuble. C'est bien elle. Sa silhouette menue sous une parka trop grande, ses tresses qui paraissent sombres ; ses dix-sept ans émouvants. Elle était là avant lui.

— J'ai cru que tu ne viendrais pas, dit-elle à mi-voix...

Il l'embrasse rapidement.

— Ne perdons pas de temps. Tu as le matériel ?

— Viens m'aider.

Ils entrent dans l'immeuble, ouvrent une porte qui donne accès au sous-sol. Elle le guide jusqu'à une cave dont elle pousse la porte ; elle donne de la lumière. Là, au pied d'un amoncellement de meubles et de tapis, il reconnaît les housses de la tente et des sacs de couchage qu'ils ont achetés la semaine précédente à Aix.

La nuit est encore noire quand ils arrivent à Vinon. Ils n'ont pas voulu prendre la nationale par crainte des barrages. Une station-service est ouverte. Il faut remplir le réservoir par précaution. La presse vient d'être livrée. La mort du Président est confirmée et fait la une de tous les quotidiens.

— Les gendarmes ont d'autres chats à fouetter.

§ §  
§

*Comment Yannick et Clément, eux, s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Au début aussi bien qu'à la fin de leur amitié, la chose aurait paru incongrue. Tout les séparait. Leurs origines : provençale pour Clément, parisienne pour Yannick. Leur milieu social : l'un avait pour père un employé quand l'autre était fils de cadre. Leur scolarité : celui-ci avait été collégien à Manosque, celui-là à Forcalquier.*

*Ils s'étaient retrouvés dans la même classe au lycée.*

*En seconde, aucun atome crochu entre eux.*

*On ne saurait dire si Yannick, aussi myope que blond, jouait les cancre au fond de la salle ou s'il manquait réellement de maturité. En tout cas il chauffait sa chaise à la même table qu'un autre ancien de Forcalquier. Tous deux ne cessaient de bavarder, d'éclater de rire au moindre prétexte, de jouer avec les*

*objets qu'ils tiraient de leur trousse. Avec cela arboraient des mines ahuries quand le ou la — surtout la — prof les rappelait à l'ordre. C'étaient ces deux-là qui formaient le duo masculin remarqué de la classe de seconde A.*

*En première, les cartes avaient été sensiblement rebattues. Certes Yannick se trouvait privé de son partenaire comique, que ses parents avaient transféré dans un autre lycée dans l'espoir de lui voir manifester d'autres talents. Mais une évolution positive vers plus de réflexion était engagée en lui. Ses interventions en cours gagnaient en pertinence, son humour en finesse, son irrespect en esprit revendicatif.*

*De son côté, Clément avait diversifié ses centres d'intérêt, élevés aussi bien que triviaux. Davantage de conscience politique, davantage de réalisme et beaucoup moins de Clémence — laquelle orientait vers d'autres azimuts ses aspirations à être plus pleinement femme. Lui aussi nouait d'autres liens. Une petite voisine de son quartier, jusqu'alors ignorée car trop gamine était devenue un parti acceptable dès lors que la puberté avait développé ses formes et qu'elle était entrée à son tour au lycée. Puis ce fut une autre, sœur d'un ami ; puis une troisième. Les filles sortaient avec leurs aînés pour faire les grandes, les garçons voyaient dans leurs cadettes des poupées faciles à exhiber.*

*En terminale, Yannick — qui « sortait » maintenant avec Christelle, une brunette timide coiffée à la garçonne quand tous les jeunes mâles portaient*